

*A partir de procédés thérapeutiques d'écriture ludique, inspirés de l'écrivain bègue Lewis Carroll (dans cette étude de cas : les mots-valise), évaluation du rapport qu'entretiennent des jeux de langage avec les processus mentaux et les problématiques inconscientes spécifiques au sujet bègue, fondés sur une personnalité ambivalente. Ces modalités thérapeutiques particulières ont pour but de contourner les mécanismes de défense, notamment au niveau de la verbalisation et des processus de symbolisation «hypertrophiés», et de révéler par le biais du jeu avec des mots, l'importance de la fantasmatisation et des enjeux pulsionnels.*

# MOTS ET JEUX DE MOTS

## Etude de cas

Anne MAY

Orthophoniste-Psychologue  
42, rue de l'Agriculture  
92700 COLOMBES

par Anne MAY

**Mots-clefs :** Bégaiement-Orthophonie-Psychologie-Recherche-Thérapie-Enfant-Adolescent.

### Présentation d'un projet de thérapie du bégaiement. Etude de cas

C'est autour de l'écriture et du dessin que s'élabore mon travail de chercheur et de thérapeute. Deux dessins vont me permettre d'évoquer ce que mes patients bègues m'ont donné à connaître de leur vécu propre.

Le premier de ces dessins, réalisé par Soulié (en couverture de ce numéro de GLOSSA) représente un personnage aux yeux agrandis dont la bouche grande ouverte, quoique grillagée, laisse entrevoir un paysage souriant et ensoleillé, avec un cœur. Un barbelé muselle le personnage, tout autant qu'il interdit l'accès à son jardin secret.

Le second dessin fut tracé par une de mes patientes, Phyllis, lors d'une séance où je lui avais demandé de dessiner une allégorie de la parole, d'après Magritte.

Ce dessin évoque une peinture hallucinante de Munch, «Le Cri». Phyllis se représente elle-même en un être empli d'une souffrance muette et intolérable dans sa violence contenue. Il brandit dans son poing serré un journal qui pourrait être un manifeste mais dont les mots sont scindés, brouillés comme un message codé.

Ces deux dessins me paraissent témoigner de l'**ambivalence** du bègue, traduisant un univers fantasmatique très riche, mais occulté avec la plus grande rigueur par un discours qui se veut rigoureux, dont le bégaiement constitue la faille dans l'édifice, la faute impardonnable, qui fait figure de digue rompue et déferlante dans un mur pourtant bien édifié.

Ce qui importe ici, c'est de repérer chez le bègue ce manifeste sur les mots qui occupent alors tout l'espace, qu'il bégaié, qu'il monologue, ce qui est fréquent, ou qu'il s'enferme dans son mutisme, étouffé par ces mots qui lui restent en travers de la gorge. Comme le disait un patient bègue : «il y a en moi une distance avec les mots et je m'en sers comme d'un masque». Le rêve du bègue serait un langage aseptisé, dés-affecté, c'est-à-dire sans affect, dans lequel les émotions seraient barrées. Il ne s'agit pas de démasquer mais de permettre qu'une expression sensible, riche d'émotions et de fantasmes puisse advenir, sans pour autant pulvériser un système de défense fondé sur les mots eux-mêmes, selon lequel «le parler masque le dire\*».

\* A. Anzieu

d'entreprendre cette démarche avec mes patients. Il était lui-même bègue et avait peut-être pressenti une voie possible pour déjouer l'emprise des mots. Comme l'a écrit Phyllis, dont j'ai déjà parlé au début de ce texte : «Tout est faux par les mots». Or, L. Carroll joue et s'amuse avec les mots comme le ferait un petit enfant. Cette façon de se jouer du langage, comme l'ont fait, à sa suite les écrivains surréalistes, est d'un grand intérêt. Il n'est pas possible d'exposer ici les diverses exploitations thérapeutiques qui font l'objet d'une thèse de doctorat en préparation, rédigée à partir de mon expérience clinique avec des patients bègues. J'ai donc choisi de me limiter à un seul exemple qui consiste en la recherche de mots-valise dans le cadre d'une séance qui s'inscrit au sein de la thérapie de Gauvain, un jeune garçon bègue de onze ans.

Le mot-valise est constitué du couplage partiel de deux mots, dont il va résulter un troisième porteur d'un sens nouveau. Ainsi, par exemple le savoureux «psychothérapeute», dont D. Anzieu fournit l'explication dans «Le corps de l'œuvre». Les mots-valise ne sont pas sans évoquer *le lapsus linguae* que Freud analysa dans «Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient». Les mots-valises font penser au télescopage de mots lorsque les bègues hésitent, disent-ils, entre deux vocables qui leur viennent simultanément à l'esprit. A l'inverse, il peut se produire un manque du mot que Pichon et Borel ont imputé à une «insuffisance lingui-spéculative». Cette hypothèse n'est guère plus admise de nos jours, toutefois Gauvain s'acharne à trouver un mot qui lui échappe : «gouttière» et qu'il finira par remplacer par «tombeur d'eau» (ce qui rappelle les métaphores auxquelles ont recours les aphasiques)<sup>1</sup>.

Comme toujours, Gauvain aborde ma proposition avec application, comme s'il faisait un devoir de français. Puis rapidement, il s'anime et se laisse prendre au jeu. C'est justement ce que j'attends de lui : qu'il retrouve le plaisir des mots, un plaisir ancien, enfoui et qui révèle sa personnalité qu'il dissimule ordinairement sous un masque compassé et poli.

Gauvain me demande s'il a le droit d'inventer des mots. Je lui donne à lire le poème rédigé par L. Carroll, «Bredoulocheux», dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne veut rien dire :

*il était reveneure : les slictueux toves  
Sur l'alloouinde gyraient et vriblaient etc...*

Ce poème résulte d'un jeu sur les sonorités. Gauvain se réjouit : son illustre modèle lui donne la permission de dire et d'écrire n'importe quoi ! : Dingreville/Rouss-eau qui deviennent Dingueau. Ces mots ne sont pas in-signifiants pour autant. Gauvain, troublé, m'explique que celui dont le nom est devenu «Dingueau» (dingo ?), son professeur de mathématiques, est complètement fou, il chante en classe etc..., ce qui provoque sa secrète admiration. C'est aussi un personnage castrateur, en ce sens qu'il renvoie sèchement les élèves qui commettent «la moindre faute», les tournant en dérision «avec un humour noir», provoquant l'hilarité des élèves au détriment du coupable. On a deviné qu'il s'agissait de Gauvain lui-même. Le fait est d'autant plus significatif que ce jeune garçon souffre de ce qu'il ressent comme le mépris de son père à son encontre, dont le professeur de mathématiques devient une «doublure».

Puis Gauvain m'explique son fonctionnement mental pour, dit-il, «n'avoir plus qu'à réciter les mots». On retrouve cette distance, cette aspiration à un langage impersonnel qui rappelle la réticence du bègue à dire «je», préférant souvent se retrancher derrière le «on» qui détourne de lui l'attention d'autrui. (Un bègue de mes amis mettait tout le monde mal à l'aise lorsqu'il parlait, non qu'il bégayât d'ailleurs, mais il lui fallait pour cela parler d'un ton docte et impersonnel, jusqu'à lasser son entourage qui avait l'impression d'assister à un cours magistral).

Pour Gauvain, «contre la tête vide d'idées, il faut le maximum de choses à dire, sinon tout s'arrête». Cette compulsions à combler un vide (entre autres un vide de paroles) est souvent mentionnée par les bègues, dans le cadre de la thérapie.

Il exécute un schéma :

*«à l'intérieur de la tête, il y a comme de l'eau. On a deux sortes d'idées :*

*1) les idées fraîches,*

*2) les idées anciennes,*

*+ un détecteur d'idées qui garde les bonnes et renvoie les mauvaises. C'est comme un*

<sup>1</sup> On ne saurait exclure l'idée que ce mot a une importance symboliquement et que, plus ou moins consciemment, il s'interdit de le prononcer. Affirmation exagérée, sans doute. Pourtant, nous verrons plus loin le type de fonctionnement mental auquel Gauvain s'astreint.

*œil intérieur qui surveille,*

*+ une trappe qui me sert à regarder dehors. Je vois plein d'idées, elles sont alors fraîches. Les mauvaises, je n'ai pas envie qu'elles sortent, je les enfonce le plus bas possible. Mais elles ont tendance à remonter. Elles sont alors repoussées et doivent refaire le même trajet».*

Cette description appelle quelques commentaires.

Si l'on se réfère aux diverses topiques freudiennes : Ça, Moi, Surmoi, le récit de Gauvain est très significatif. Certaines idées sont inacceptables pour le Moi, qui met l'individu en relation avec le monde extérieur suscitant les idées fraîches, bonnes ou mauvaises (comme la trappe analogue à celle d'un sous-marin que Gauvain a dessinée).

Le Surmoi (ce qu'il appelle «l'œil intérieur») fait alors office de juge. Les idées mauvaises sont alors refoulées dans le Ça («le fond de l'eau») mais elles ont tendance à faire retour (à remonter pour perturber les idées fraîches, d'où la nécessité de bien organiser les choses, de faire comme si «l'on récitait une leçon»). Il y a alors un danger d'irruption de ces idées mauvaises, ce que l'on nomme en psychanalyse «le retour du refoulé», désorganisateur d'une personnalité fragile, ou dans le cadre qui nous intéresse, toujours susceptible de produire le bégaiement.

Ce qui justifie un système de défense élaboré, précisément au niveau du langage, que manifeste un discours clos, impersonnel, qui fasse barrage. Pour Gauvain, il s'agit, comme il le dit lui-même, «de se censurer». Au début de cette séance, il s'est d'ailleurs insurgé : «je ne peux pas mettre tout ce qui est dans ma tête, quand même !», ce qui prouve que ce contrôle reste relativement conscient<sup>2</sup>.

Il est à noter que, lors de notre discussion, Gauvain s'implique manifestement et laisse tomber son auto-censure et son masque d'impassibilité. Son bégaiement s'atténue, au point que son discours n'est plus que normalement «heurté», comme dans une conversation un peu vive, animée, durant laquelle on est vraiment «au cœur» de ce que l'on dit.

<sup>2</sup> Pour C. Balkanyi, psychanalyste et spécialiste du bégaiement, ce trouble relève d'un dysfonctionnement du préconscient verbal.

## Conclusion

Il m'a semblé que l'utilisation de divers procédés employés par L. Carroll, repris ultérieurement par les surréalistes (qui le considèrent comme leur précurseur), pourrait permettre aux bégues :

1. de se dégager du bien-faire, et surtout du bien-dire qui les obsède,
2. d'exprimer, au travers de moyens d'écriture ludique, des préoccupations qui sinon seraient censurées;
3. d'aborder, grâce à cette médiation que constitue le jeu sur les signifiants, une psychothérapie qui contournerait l'habituel système défensif.

## Bibliographie

- ANZIEU A., De la chair au verbe : mutisme et bégaiement, Coil. Psychanalyse et Langage, Paris, Dunod, 1977, pp. 103-127.
- ANZIEU D., Le corps de l'œuvre, Essai psychanalytique sur le travail créateur, Paris, Gallimard, 1981.
- BALKANYI C., Psychoanalysis of a stammering girl, Int. J. Psychoanalysis, 1961, part 1, 2, pp 97-109, traduit de l'angl. par B. Barrau).
- BENAYOUN R., Le Nonsense, de Lewis Carroll à Woody Allen, Basland, 1977.
- CARROLL L., Oeuvres Complètes, Paris, R. Laffont, 1989.
- GATTEGNO J., Lewis Carroll, une vie, Paris, Seuil, 1974.
- MAY A., Essai de théorisation du bégaiement à partir de l'œuvre de Lewis Carroll ; point de départ d'un projet thérapeutique, Entretiens d'Orthophonie, Paris, ESF, 1992.
- ROUDINESCO E., Le surréalisme au service de la psychanalyse, in Histoire de la Psychanalyse en France, La bataille de 100 ans, 1925-1985, I, Paris, Seuil, 1986, pp 20-50.
- SOULAS-PARENT B., La personnalité du bégue, son étude par les échelles de Wechsler et le test de Rorschach, Thèse de doctorat en médecine, Paris, 1970.
- STRICH M.J., La Comtesse de Ségur et Lewis Carroll, thèse de doctorat, Paris, 1990-1991.